Schiller et la notion d'éducation esthétique de l'homme

Autor(en): **Yersin, Roger**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **10 (1977)**

Heft 4

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-870963

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

ÉTUDES LITTÉRAIRES

SCHILLER ET LA NOTION D'ÉDUCATION ESTHÉTIQUE DE L'HOMME

Schiller éducateur ?

Si l'œuvre dramatique de Schiller et jusqu'à un certain degré son œuvre lyrique a marqué la littérature allemande et européenne, ses écrits philosophiques sont restés passablement dans l'ombre.

Il est certes plus aisé d'assister à une représentation de *Don Carlos* ou *Maria Stuart*, de lire une ballade ou même un poème plus étoffé tel *Das Lied von der Glocke*, que d'aborder les thèmes philosophiques développés par Schiller. Rien de très surprenant donc que cette partie de l'œuvre du poète allemand soit restée en dehors des intérêts du grand public et que seul un nombre limité de spécialistes s'y soient arrêtés. Il suffit de consulter un catalogue des ouvrages critiques sur Schiller pour s'en convaincre.

Mon propos ici n'est pas de reprendre l'ensemble des écrits philosophiques dans une tentative de vulgarisation qui aurait pour objectif final de revaloriser ces écrits. Ce serait une tentative dont la renommée de Schiller peut se passer et dont le résultat resterait aléatoire.

Alors pourquoi aborder le sujet ? Parce que, parmi ces essais philosophiques, il y en a un qui me paraît répondre, d'une façon assez originale, aux préoccupations dominantes de notre époque. Il s'agit de l'essai sur *L'Education esthétique de l'homme*.

Il est intéressant de relever que Schiller s'est consacré à l'étude de la philosophie et de l'histoire entre 27 et 30 ans environ, soit dans les années qui suivent ses débuts orageux et ses démêlés avec les gouvernements très militarisés de l'époque. Cette période d'étude et de réflexion lui vaudra, à part la publication des essais dont nous avons parlé, une maturation progressive de son art et, sur un plan plus pratique, une nomination comme professeur d'histoire à l'Université de Jena.

Cette brève parenthèse biographique me paraissait nécessaire pour situer le climat dans lequel a été rédigé l'essai qui nous intéresse. Il se présente sous la forme de 27 lettres, adressées à un duc.

Mais, comme Schiller le note lui-même dans une remarque marginale, la forme et le destinataire ne jouent qu'un rôle secondaire dans le développement de son idée.

Lorsque nous parlons de Schiller éducateur, il faut tout d'abord dissiper quelques confusions possibles. Nous vivons une période où la littérature sur la pédagogie se développe au plus haut point. Le recyclage et le perfectionnement sont à la mode et répondent à un besoin de notre époque. Ce n'est pas dans cette perspective que se place Schiller.

Le titre de l'essai pourrait nous faire supposer qu'il s'agit de trouver les moyens de rendre l'homme sensible à la beauté, de faire éclore son pouvoir de contemplation ou même de création esthétique. Si la démarche de Schiller va en partie dans cette direction, elle dépasse en profondeur cet objectif, si louable soit-il.

Nous aurons l'occasion de revenir plus en détail sur la notion d'éducation esthétique. Bornons-nous, pour clore cette introduction, à situer l'idée centrale de Schiller: le stade esthétique est le résultat d'une longue évolution, aussi bien individuelle que collective, dans lequel se réalise l'harmonie de l'humanité.

L'actualité de Schiller

Mais avant d'entreprendre cette étude, il me paraît judicieux d'écarter une objection qui se présente assez naturellement. Les écrits philosophiques de Schiller ne sont-ils pas complètement désuets si l'on tient compte de l'évolution qui s'est faite depuis lors dans tous les domaines touchant aux sciences de l'homme: histoire, philosophie, psychologie ? Le disciple de Kant n'est-il pas le symbole d'une époque idéaliste sans lien réel avec la nôtre ? Ces questions, je me les suis posées aussi. Il y a vingt-cinq ans environ que j'ai lu pour la première fois l'essai sur l'Education esthétique de l'homme. J'en avais gardé le souvenir d'une ouverture, d'une porte à ne pas refermer, quand les théories plus techniques vous laissent perplexes ou quand les réalités du monde contemporain vous font douter que l'humanité ait quelque chance de progresser. Et il n'est pas nécessaire d'être un disciple de Cassandre pour se poser de nos jours cette dernière question. C'est pourquoi j'ai pris la peine de relire ce texte et j'en ai conclu qu'il gardait toute son actualité.

Dans un excellent article de *24 Heures* (vendredi 23 avril 1976), intitulé « Des jardins et des stades », évoquant le vandalisme de ceux

qui saccagent les jardins publics et, sous une autre face, la « navrante exhibition du Wankdorf », allusion à la finale de la Coupe suisse de football, M. Henri-Ch. Tauxe ne se contente pas de clamer son indignation, mais il pose nettement le problème du mal dont souffre notre époque et des remèdes possibles. Je me permets de relever ici deux passages significatifs :

> On peut trouver à cette décadence diverses explications. C'est sans doute avec raison que l'on dénonce le poids des intérêts économiques, la soif de l'argent, la dictature de saint Fric, idole d'une époque sans grandeur. Tout cela est juste, mais j'y ajouterai une autre donnée: la dégénérescence aujourd'hui frappante, chez nos contemporains, du sens esthétique, du goût pour le Beau.

Et plus loin :

> Quel remède apporter à une telle situation ? Il serait parfaitement illusoire d'imaginer qu'il suffirait de mijoter quelques préceptes moralisants ou une nouvelle « idéologie » pour régler le problème par miracle. La formule magique n'existe pas et les nostalgiques d'une révolution rendant possible l'avènement d'un monde meilleur ne sont que de dangereux naïfs.
>
> Il faudrait commencer par se poser à nouveau quelques questions élémentaires.
>
> « Au fond, quel est le sens de ce que je fais ? » Un temps de recul, un moment d'étonnement, une manière de regarder le monde avec un œil frais, pour découvrir que tout peut recommencer à la condition d'accepter de changer...

Si j'ai jugé utile de me référer à un quotidien largement diffusé et à un journaliste qui est aussi un philosophe, c'est pour souligner l'actualité du problème posé par Schiller. Un critique allemand dit d'ailleurs très justement de lui qu'il est le contemporain de toutes les époques.

L'éducation esthétique

Après avoir écarté quelques fausses interprétations possibles de la notion d'esthétique, il est temps maintenant de pénétrer dans l'optique constructive de la pensée de Schiller. Nous n'avons pas l'intention de paraphraser ou même de résumer ici les vingt-sept

lettres qui composent l'essai. Si un lecteur s'y intéresse dans le détail, nous le renvoyons au texte original ou à l'excellente traduction de A. Regnier. D'autre part, la terminologie utilisée par l'auteur peut dérouter à la première lecture ; la psychologie et la philosophie modernes nous ont habitués à un autre langage. Disciple de Kant, Schiller reste dans une tradition qui a marqué pendant longtemps la philosophie allemande. Et pourtant, Schiller ne se contente pas d'être un élève soumis. Si la pensée de Kant lui sert de support au départ, il va développer une conception tout à fait originale de l'évolution possible de l'homme.

Dans le premier chapitre, nous avons relevé que l'éducation esthétique concerne l'homme aussi bien dans son individualité que dans sa dimension historique. Pour clarifier la notion, nous allons essayer d'en tirer brièvement l'essentiel sur le plan individuel.

L'être humain, dans la pensée de Schiller, est déchiré dans un dualisme qui lui rend difficile, pour ne pas dire impossible, une existence harmonieuse. D'un côté, il est prisonnier de sa sensibilité qui le maintient au niveau élémentaire. Le pôle opposé réside dans ce que Schiller appelle la raison, par quoi nous devons comprendre une exigence morale dictée à l'homme et non choisie par lui, et à laquelle il ne saurait se soustraire sans tomber dans une déchéance l'écartant inévitablement de son idéal d'unité. Ce dualisme apparemment insoluble, Schiller l'a vécu intensément, non seulement dans ses recherches philosophiques, mais dans sa vie quotidienne et son être intime. Toute son œuvre lyrique en témoigne.

Voici quelques lignes tirées de la conclusion de la Lettre VIII qui illustrent ce premier point :

> Ce n'est donc pas assez dire que les lumières de l'intelligence ne méritent le respect qu'autant qu'elles réagissent sur le caractère: c'est aussi, jusqu'à un certain point, du caractère qu'elles viennent; car la route qui aboutit à la tête doit être frayée à travers le cœur. Faire l'éducation de la sensibilité est donc le besoin le plus pressant; parce que c'est un moyen, non pas seulement de rendre efficace dans la pratique l'amélioration des idées, mais encore de provoquer cette amélioration.

Dans la même perspective, au début de la Lettre XIII :

> Au premier abord, rien ne paraît plus opposé que les tendances de ces deux impulsions, puisque l'une a pour objet le changement et l'autre l'immutabilité. Et cependant ce sont ces deux impulsions qui épuisent la notion de l'humanité, et une

> troisième *impulsion fondamentale* (souligné dans le texte), qui tiendrait le milieu entre elles, est absolument inconcevable. Comment donc rétablirons-nous l'unité de la nature humaine, unité qui paraît complètement détruite par cette opposition primitive et radicale ?

Nous pourrions multiplier les exemples dans lesquels Schiller exprime ce dualisme au premier abord irréductible. La démarche nous paraît superflue et surtout elle nous éloignerait du centre de notre propos et du but recherché par Schiller lui-même: la porte de sortie ou, si l'on préfère, le pont qui va concilier et réunir ces rives opposées.

Certes, le chemin n'est pas facile. Nous sommes loin de la simple attitude passive ou contemplative. Schiller lui-même en convient dans les premières lignes de la Lettre XV:

> Je me rapproche de plus en plus du but, auquel je vous conduis par un sentier peu divertissant. Si vous voulez bien me suivre quelques pas encore, un horizon d'autant plus libre s'ouvrira à vos regards, et peut-être une riante perspective compensera-t-elle les fatigues du chemin.

Dans la perspective de l'auteur, beauté et humanité sont inséparables. L'homme n'étant ni exclusivement matière, ni exclusivement esprit, le beau, comme consommation de son humanité, ne peut surgir seul ni de l'une, ni de l'autre. C'est ici qu'intervient chez Schiller la notion de *jeu*. L'instinct de jeu est l'objet commun des impulsions. Dans l'intuition du beau, l'âme se trouve dans un heureux milieu entre le besoin matériel ou sensible et la loi morale contraignante. Du même coup, l'homme retrouve sa liberté intérieure.

Schiller écarte aussitôt une objection inévitable: « Le beau n'est-il pas ravalé dès qu'on en fait un pur jeu ? » Non, dira-t-il, au contraire, il s'agit d'une *extension*. La notion, pour les francophones, paraîtra sans doute plus accessible, si nous la transcrivons dans des termes germaniques tels que: Schauspiel, Trauerspiel, Lustspiel, etc. Schiller se permet même une boutade qui illustre parfaitement sa pensée: « Mais maintenant le jeu de cartes se prend trop au sérieux pour que ce nom lui convienne. » En définitive, l'homme n'est complet que là où il joue, même si cette affirmation peut paraître paradoxale. Reprenant à son compte la philosophie de Platon, Schiller sait que cet équilibre parfait demeure une idée, un idéal. Mais la beauté expérimentale, que peut connaître l'homme, consistera dans une *oscillation* entre la réalité et la forme idéale. L'être humain, en

effet, est ému par la grandeur et la force longtemps avant qu'il commence à être sensible à l'harmonie et à la grâce.

Nous nous abstiendrons ici, malgré l'intérêt que contiennent les lettres suivantes, d'entrer dans l'analyse assez détaillée que fait Schiller de ce que nous pouvons appeler la psychologie du beau. L'idée essentielle en est que les tensions qui divisent l'homme ne peuvent se résorber que dans l'*harmonie* produite par le sentiment du beau.

Pour faciliter l'exposé de la pensée de Schiller, nous avons choisi de parler d'abord du problème de l'éducation esthétique sur le plan individuel, puis d'entrer dans la perspective sociale et historique.

L'éducation esthétique
Perspective sociale et historique

Nous soulignerons tout d'abord que dans cette étude, Schiller écarte délibérément toute idéologie d'ordre politique ou religieux. Nous n'avons pas à prendre position sur sa démarche, mais à le constater.

Il n'est pas inutile de rappeler ici que les études philosophiques de Schiller se situent dans une période de sa vie qui suivait une jeunesse assez agitée politiquement et qu'il éprouvait le beoin de prendre du recul sur cette phase de son existence pour se resituer.

Aucun engagement, non plus, dans cet essai, sur le plan religieux. La solution chrétienne, par exemple, qui vise aussi à une harmonisation entre ce que les théologiens appellent la chair et l'esprit, n'est pas retenue, ni même évoquée.

Schiller s'en tient à une stricte démarche d'ordre philosophique ou anthropologique.

A la fin de la Lettre XXI, il appelle le beau « notre second créateur », car il nous rend « l'humanité possible ».

Un peu plus loin, il précise sa pensée en marquant son scepticisme à l'égard d'une esthétique trop didactique :

> Il y a un bel art de la passion, mais un bel art passionné est une contradiction dans les termes, car l'effet immanquable du beau, c'est l'affranchissement des passions. L'idée d'un bel art instructif (didactique) ou améliorateur (moral) n'est pas moins contradictoire, car rien ne s'accorde moins avec l'idée du beau que de donner à l'âme une tendance déterminée.

Schiller distingue trois phases dans le développement de l'humanité. Ces moments ou périodes peuvent être plus ou moins longs suivant l'histoire des peuples et l'influence qu'ils ont subie.

Dans sa première phase, l'état physique, l'homme subit uniquement la domination de la nature. Dans cette période, le monde n'est pour lui que le destin; les choses n'ont pour lui d'existence qu'en tant qu'elles servent à son existence. Certes, l'homme n'a peut-être jamais vécu totalement dans cet état bestial, mais aussi il n'y a jamais échappé complètement.

Il s'affranchit de cette domination dans l'état esthétique. Il pose alors le monde hors de lui ou le *contemple* ; sa personnalité se distingue de l'univers, et un monde lui apparaît parce qu'il a cessé de ne faire qu'un avec lui.

En bon psychologue, Schiller rappelle que ces deux périodes, si elles se séparent nécessairement l'une de l'autre dans l'idée, se mêlent plus ou moins dans l'expérience. Ce serait une erreur historique que de vouloir les séparer de façon radicale.

Dans l'état moral, l'humanité trouve la maîtrise de soi. Nous ne pensons pas utile de développer longuement ce troisième point. Dans les grandes lignes, Schiller reprend les thèses de son maître à penser, Kant, exposées dans la *Critique de la raison pratique*. Cet état moral ne doit pas être confondu avec les systèmes absolus de félicité, qu'ils aient pour objet le moment présent, ou la vie entière, ou même toute l'éternité. L'humanité ne parvient qu'au terme d'une longue évolution à ce dernier stade.

Comme cette loi morale n'est que prohibitive, et combat dans l'homme les intérêts de l'égoïsme sensible, elle doit lui sembler quelque chose d'étranger, tant qu'il n'est pas arrivé encore à considérer cet amour de soi comme l'étranger, et la voix de la raison comme son véritable moi.

En définitive, l'homme doit découvrir en lui-même la dignité du législateur :

> Si dans l'Etat dynamique des droits, les hommes se rencontrent et se heurtent mutuellement comme forces, si dans l'Etat moral (éthique) des devoirs l'homme oppose à l'homme la majesté des lois et enchaîne sa volonté: dans le domaine du beau, dans l'Etat esthétique, l'homme ne doit apparaître à l'homme que comme forme, que comme objet d'un libre jeu (au sens défini antérieurement). Donner la liberté par la liberté est la loi fondamentale de cet Etat.

Dans cette même Lettre XXVII, nous trouvons la phrase-clé suivante :

> Si déjà le besoin force l'homme d'entrer en société, et si la raison grave dans son âme des principes sociaux, c'est la beauté seule qui peut lui donner un *caractère social*: le goût seul porte l'harmonie dans la société, parce qu'il crée l'harmonie dans l'individu.

Schiller évoque comme modèle, dans un élan qui idéalise sans doute un peu le passé, la culture du peuple grec, avant les déchirements politiques qui les ont divisés :

> Riches tout à la fois de fond et de forme, tout à la fois philosophes et artistes, à la fois délicats et énergiques, nous les voyons réunir, dans un type magnifique d'humanité, la jeunesse de l'imagination et la virilité de la raison.

Conclusion

Dans notre chapitre sur l'actualité de Schiller, nous avons implicitement exprimé l'objectif essentiel et limité de notre étude: établir une relation entre les préoccupations qui étaient celles des contemporains de l'écrivain et du philosophe et celles qui sont les nôtres dans cette deuxième moitié du XXe siècle. D'autre part, nous nous posons la question: y a-t-il dans les perspectives ouvertes par Schiller une valeur suffisante pour que l'éducateur de notre temps s'y arrête ? Ma réponse est bien évidemment oui, sinon je n'aurais pas pris la peine de les réétudier. En fait, nous sommes tous concernés, car éducateurs, nous le sommes tous à des degrés divers.

Je me permets de sortir, dans ce chapitre de conclusion, des considérations parfois un peu académiques qui s'imposaient pour expliquer la pensée de Schiller. J'ai essayé de les limiter le plus possible.

Nous vivons une époque où les problèmes éducatifs sont devenus primordiaux. Je viens de recevoir d'un éditeur neuf pages dactylographiées de titres, avec un bref résumé pour chacun, traitant tous de questions éducatives ou didactiques. Je ne blâme pas cette initiative, au contraire. Il est souhaitable que les enseignants soient informés de ce qui s'écrit et se publie sur le sujet mentionné. Mais c'est là que réside à mon sens une des principales confusions: on identifie

information et formation. Certes, l'information peut servir de support à la formation; elle ne la remplace pas.

D'autre part, la recherche des solutions me paraît partir d'un point de vue trop technique: psychologie, sociologie, psychanalyse, travail en groupes, etc. Ici également, l'apport des divers techniciens ne doit pas être écarté. Ce qui me paraît dangereux, c'est l'établissement progressif et inconscient d'une technocratie éducative. Si j'en reviens à la liste mentionnée tout à l'heure, je ne trouve que quelques titres allant dans le sens d'une recherchre créatrice ou esthétique de l'éducation. Il est intéressant de noter que Schiller parle constamment de formation et non d'information.

On objectera que ce rappel de l'essai de Schiller ne fait que gonfler un type de littérature qui déborde déjà de tous côtés et qui est devenu une véritable industrie. Je ne le pense pas, car la démarche est différente: Schiller cherche une solution qui rétablisse l'unité de l'individu et de l'humanité. Sans doute, ce n'est pas un prophète qui va magiquement transformer l'homme et la société, sinon ce serait chose faite. L'éducation esthétique, comme toute autre éducation, suppose un effort coordonné de chacun vers une amélioration collective.

Il est facile, malheureusement trop facile, de dénoncer l'échec des théories éducatives modernes. Chacun n'a qu'à ouvrir son quotidien ou suivre un journal télévisé. Mais je l'ai déjà dit, mon propos n'est pas de peindre le diable sur la muraille. Tout n'est pas négatif dans notre époque, même si les réussites sont moins spectaculaires que les échecs.

C'est pourquoi je me permettrai, pour terminer, de mettre en évidence ce que je considère comme les idées-force de Schiller.

Tout d'abord, il n'est pas dupe de sa propre vision. L'éducation esthétique qu'il préconise reste à réaliser. Elle se présente plus sous la forme d'une attitude personnelle et sociale que sous la forme d'une éducation avec des règles et des structures bien définies. Dans une note, à la fin de son étude, Schiller évoque le problème posé :

> Comme tout bon Etat doit avoir sa *constitution,* on peut aussi en réclamer une pour l'Etat esthétique. Je n'en connais pas encore, et je puis espérer, par conséquent, qu'un essai en ce genre, que j'ai destiné à ce journal, sera accueilli avec indulgence.

La conclusion de la Lettre XXIV nous servira également de conclusion générale :

L'homme, du moins quant à sa tendance dernière, est un être sensible. L'unique différence, c'est que, dans le premier cas, il est un animal sans raison, et dans le second un animal raisonnable. Mais il ne doit être ni l'un ni l'autre : il doit être homme. La nature ne doit pas le dominer exclusivement. Il faut que les deux législations soient complètement indépendantes l'une de l'autre, et toutefois complètement d'accord.

Roger YERSIN.